

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. MAURICE VERNES

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, A. BOUCHÉ-LECLERCQ, P. DECHARME, S. GUYARD, G. MASPERO
TIELE, (de LEYDE), etc.

PREMIÈRE ANNÉE

TOME PREMIER



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1880

EXPLORATION AUX RUINES
DES
MONUMENTS RELIGIEUX

DE LA PROVINCE DE BÂTI (CAMBODGE)

PAR M. SPOONER

Le nord du grand lac Cambodgien limite les contrées où s'épanouissent les plus riches travaux des Khmers; mais il n'est pas moins intéressant de rechercher les premiers pas de cette civilisation dans les pays où elle aborda avec les premiers émigrants de l'Inde. Selon toute vraisemblance, la côte Est du golfe de Siam, par le port de Kampot, est le point où les relations commencèrent à s'établir.

Hatien n'était pas à cette époque relié au grand fleuve par le canal de Gien-Thanh; et les terres basses, marécageuses de cette partie, durent faire reporter sur un terrain plus ferme la première route terrestre du grand fleuve. Cette route primitive, passant au pied du Phnom-Sruoch, s'infléchit suivant les époques vers les quatre-bras ou vers Oudong, traversant la province de Bâti, vaste plateau de forêts sablonneuses terminant dans l'époque actuelle les terres sèches, et s'arrêtant devant l'immense plaine marécageuse qui, coupée de diongs, s'étend de Chaudoc à la pointe de Camau, et laisse émerger, comme d'énormes mastodontes antédiluviens, les croupes arrondies de quelques blocs granitiques, clairsemés dans cet océan d'herbes et de roseaux.

Hors du chemin des invasions Siamoises et Annamites, les constructions qu'on rencontre dans cette province de Bâti ont moins souffert de la main des hommes, mais sont plus éprouvées par les injures du temps. C'étaient, sans doute, les premiers essais du peuple nouvellement converti. La munificence des souverains ne semble guère s'être étendue jusqu'à ces fron-

tières éloignées; la ferveur des adeptes dut seule contribuer, suivant les ressources de la localité et les moyens de chacun, à l'édification des premiers sanctuaires. La conception en est du reste semblable, car l'objet du culte était identique; mais l'inexpérience des débuts s'y trahit en maints endroits. Loin des bouleversements politiques et religieux de la capitale, cette contrée semble n'avoir reçu que tardivement le bouddhisme, et la tolérance chez les bonzes y va jusqu'à respecter ce qui reste des anciens usages, à honorer le lingam devant l'autel de Sakia-Muni et croire, tout comme les pauvres gens, aux Neac-tas de la forêt et à ceux de la montagne. Aussi, voit-on quelquefois réunies dans un même sanctuaire les trois croyances successives des Khmers.

Le 22 décembre, par une chaude après-midi, car cette saison 1877-1878 n'a pas eu d'hiver, notre pesant cortège de neuf éléphants, quittant le protectorat Français à Phnom-Penh, s'engageait sur la route de Kampot. Passant au pied du monticule couronné par le Stoupa qui domine toute la ville, nous arrivâmes bientôt aux rives encaissées du Stung-Méang-chey (le ruisseau de la Victoire).

Là, première manœuvre de la troupe; le chef de file arc-bouté sur ses pattes de devant, et agenouillé de l'arrière train, se laisse glisser sur les terres argileuses du haut des berges au lit de la rivière; tous imitent son exemple, et le dernier éléphant n'est pas encore dans l'eau que déjà le premier gravit la rive opposée. Ce bain préparatoire est à peine suffisant pour donner quelque entrain à nos bêtes qui supportent difficilement la marche pendant les heures chaudes en saison sèche. La route est poussiéreuse, d'autant qu'aux abords de la ville, chars à bœufs et cavaliers la parcourent en grand nombre et ne jouissent pas du privilège des Cakravartins ¹. Bientôt nous laissons au nord la chaussée qui se dirige vers Oudong et nous continuons vers l'ouest; les dernières habitations disparaissent, nous sommes entourés de

1) Un des privilèges du Cakravartin, et le signe auquel on le reconnaît, est que les roues de son char ne soulèvent point, en roulant, la poussière du chemin.

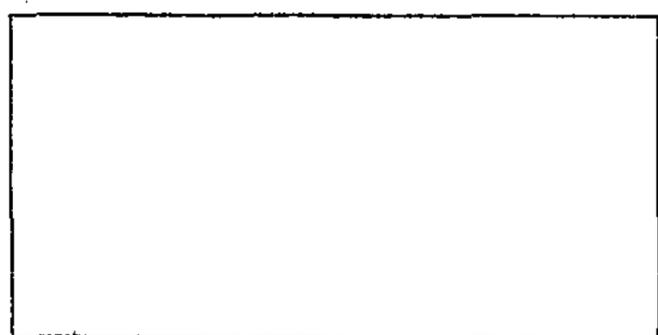
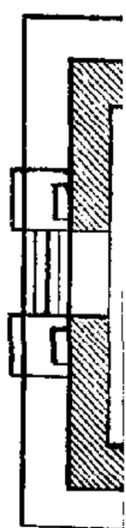
hautes futaies et de rideaux de bambous entrecoupés de quelques maigres rizières. A six heures nous nous arrêtons à la bonzerie Sleng-nang-Khmeï, qui n'offre rien de remarquable.

Nous avions espéré coucher au Prec-Thnot, mais les cornacs ne voulurent pas traverser de nuit cette rivière, et la rive gauche n'offrant ni abri ni herbages pour les éléphants, force nous fut de raccourcir l'étape à leur gré. Le 23 décembre, à 5 heures du matin, nous étions en route, et au jour, nous arrivions au Prec-Thnot, dont les rives, alors encaissées, laissaient à découvert un vaste banc de sable. Le lit n'a guère plus de cinquante mètres de largeur, et nos éléphants, en cet endroit ont pied partout; il y a au plus creux deux mètres vingt-cinq centimètres de fond, mais en saison des pluies, l'eau coule à pleins bords avec une violence qui rend le passage impraticable autrement qu'en barque. Vers 7 heures nous inclinons du côté de l'ouest-sud-ouest, dans la direction de Phnom-Sruoch qu'on aperçoit au loin; nous quittons à 8 heures la route de Kampot, et nous dirigeant sud-ouest, nous arrivons à 10 heures à Vat-Phou-Anthereact, bonzerie où nous nous arrêtons pour déjeuner et laisser reposer nos bêtes pendant les heures chaudes.

Toutes les bonzeries sont d'aspect analogue : dans un bouquet de grands arbres, banyans, palmiers et yaos, est réservé un terrain d'environ cent mètres de côté, sur lequel sont érigés un sanctuaire bouddhique, une salle de réceptions et conférences, un sala (l'habitation des visiteurs) et une série de cases, logement des bonzes; le tout en bois, couvert en chaume et feuilles d'arbres. A 2 heures 1/2, nous repartons; il fait encore trop chaud au gré de nos montures, dont la mauvaise volonté manifeste se traduit par une lenteur d'allures désespérante. Chemin faisant, le mandarin et l'interprète nous informent qu'il est nécessaire de faire un détour pour éviter un Neac-Ta de montagne. Nous insistons pour arriver à Phnom-Chiso dans la soirée et nous nous engageons à assumer la responsabilité des désastres que l'esprit peut infliger. L'affaire semble arrangée, et nous continuons,

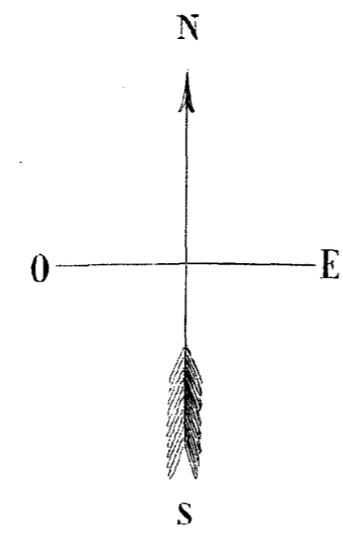
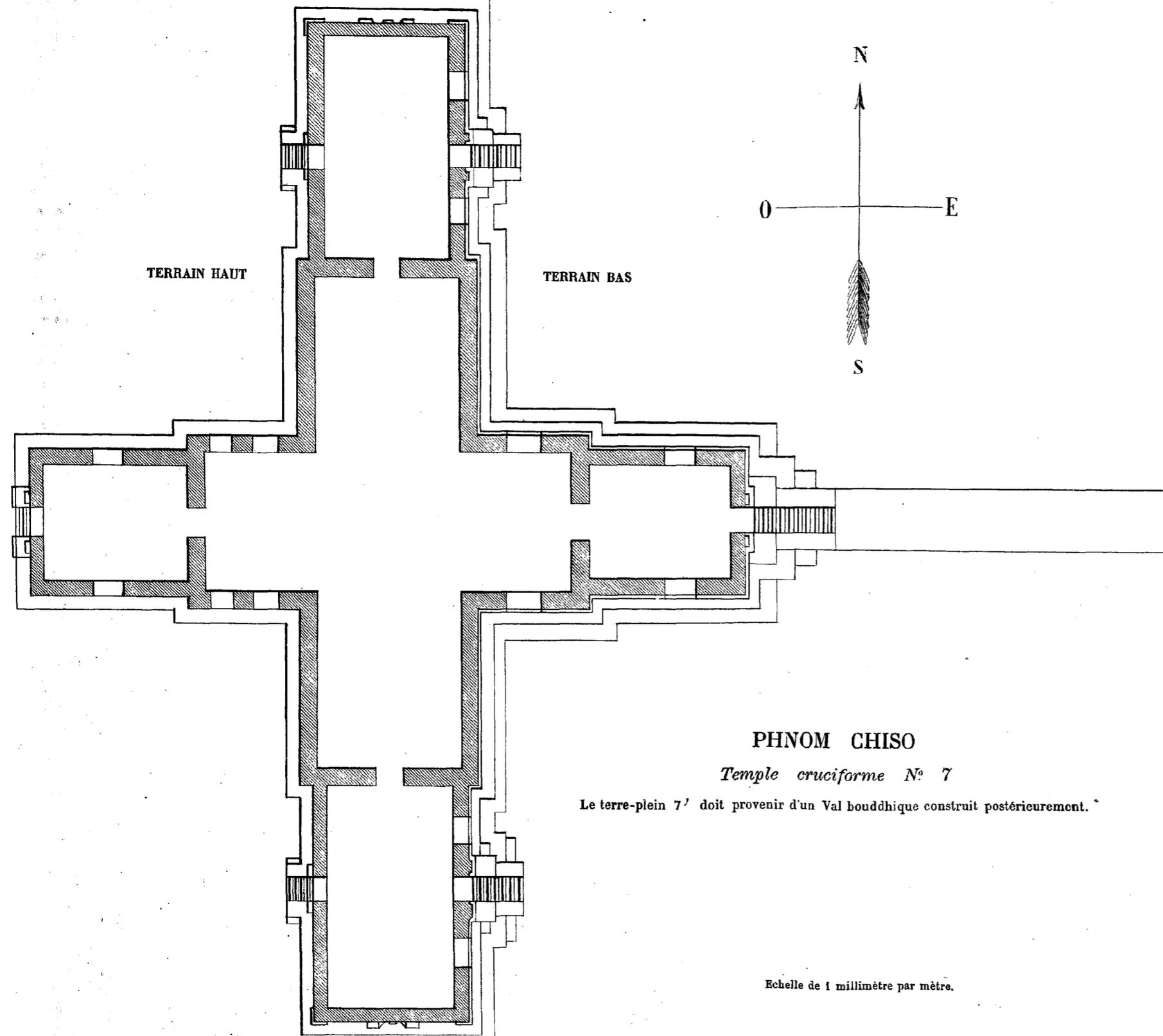
avançant lentement vers le sud-sud-ouest. Le soleil baisse, il disparaît derrière les grands arbres. Dans la pénombre d'un clair-obscur qui nous enveloppe rapidement, nous apercevons un pan de muraille blanche et les derniers reflets du ciel dans l'eau d'un étang. Où donc est Phnom-Chiso? Nous sommes en forêt plate! Ce n'est pas la montagne? — Non, dit tranquillement l'interprète, mais voici une maison toute neuve, construite pour nous par ordre du grand mandarin des éléphants; il a fait prévenir, il y a cinq jours, que vous passeriez ici la nuit. Et Phnom-Chiso? Phnom-Chiso est très loin dans le sud, à six heures d'ici au travers des forêts. — Mais alors Vat-Bati? Vat-Bati est encore plus loin, dans le nord-est! Nous sommes ici à la bonzerie de Por-Sompour. Le Neac-Ta avait triomphé : nous n'avions qu'à nous soumettre, dîner et tâcher de dormir en société des moustiques dans la maison neuve, qui, vu les matériaux dont elle était formée, exhalait les parfums d'une meule de foin échauffé. Mais l'intention est tout; et nous ne pouvons qu'être reconnaissants au Présor-Sorivong¹ de ses prévenances. Quant à savoir pourquoi j'étais allé à Por-Sempour, c'est un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir. Le 24 décembre, après une longue dissertation en malais avec un petit mandarin de l'escorte, nous arrivâmes à inculquer à la troupe que nous allions directement à Phnom-Chiso et que personne ne mangerait avant d'y être arrivé. Partis à 5 heures 1/2, nous étions rendus à 8 heures du matin au sud des collines! la veille, il fallait six heures. Le massif de collines à l'extrémité duquel s'élève la principale ruine de la contrée est orienté sud-est, nord-ouest; et tandis que, dans cette dernière direction, les mamelons se dégradent en pente douce, à l'est de l'extrémité méridionale, les deux points culminants sont appuyés sur un ressaut commun qui surplombe la plaine et sert d'assise au temple de Phnom-Chiso. Ces collines sont formées par des blocs de très beau grès diversement teinté et sont couvertes de végétation. Entre les deux sommets qui limitent

1) Un des ministres du roi Norodom.



7'

C'est l'édicule qui est au pied du grand escalier qui du bas de la colline conduit au monument, situé presque au sommet. On le désigne sous le nom de Khsen-Thnol.



TERRAIN HAUT

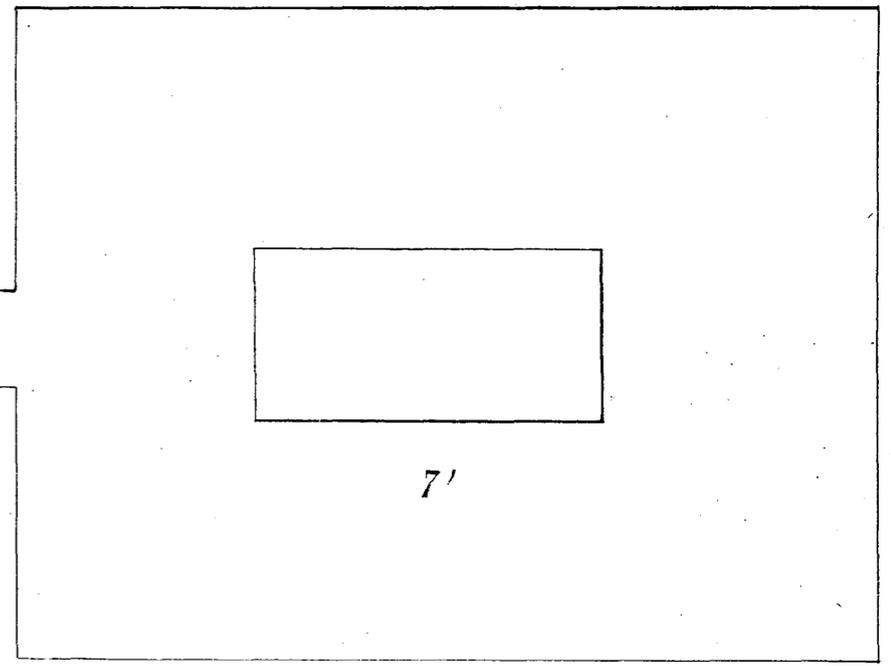
TERRAIN BAS

PHNOM CHISO

Temple cruciforme N° 7

Le terre-plein 7' doit provenir d'un Val bouddhique construit postérieurement.

Echelle de 1 millimètre par mètre.



C'est l'édicule qui est au pied du grand escalier qui du bas de la colline conduit au monument, situé presque au sommet. On le désigne sous le nom de Khsen-Thnol.

le fond du paysage, les pentes d'une gorge ayant environ vingt-cinq mètres de creux conduisent dans deux bras profonds les eaux de pluies, endiguées dans des barrages de pierres sèches s'appuyant sur des terres levées. Chacune des éminences est couronnée par un amas circulaire de blocs en grès fruste ressemblant aux assises d'une tour et mesurant environ cinq mètres de diamètre. De ces points, on domine le pays environnant, vaste forêt laissant paraître çà et là les plaques jaunes de quelque rizière. A l'ouest nord-ouest est le Phnom-Sruoch ; à l'ouest, les chaînes de Kampot ; vers le sud, divers sommets dans la province de Chaudoc. Le Sra¹ principal est derrière le temple ; son ouverture, à peu près carrée, est au niveau du toit des galeries de l'édifice et mesure quinze mètres de côté. La même distance le sépare de la porte ouest.

Le terre-plein du temple mesure 91^m 50 de façade et 97^m 50 de profondeur ; il est adossé, à l'ouest, aux parois du grand Sra ; au sud, au ravin escarpé formé par les pentes du dernier sommet ; au nord, par des murs en terrasses qui se perdent dans le replis de la colline principale ; à l'est, par une série de quatre hautes terrasses en gradins, coupées au centre par un escalier qui s'étend plus bas jusqu'à la plaine en suivant les ondulations dégradées des dernières assises du massif et s'élargissant vers l'extrémité en deux vastes paliers flanqués de lions assis.

Le temple est exactement orienté à l'est ; il mesure extérieurement 42^m 30 de façade et 47^m 40 de profondeur, non-compris la saillie des entrées suivant le grand axe est-ouest. Il se compose d'un rectangle apparent, formé est et ouest de cinq pièces ; et nord et sud, d'une galerie coupée en trois tronçons. Dans l'intérieur de cette enceinte, sont déposés symétriquement, à droite et à gauche d'un sanctuaire central, et suivant des axes à peu près parallèles :

- 1° Deux sanctuaires ayant leur ouverture à l'ouest ;
- 2° Deux autres, de taille moindre, faisant face aux premiers ;

¹ Bassin.

3° Deux petits édicules orientés comme les seconds.

Il existe, en outre, une construction plus récente, touchant d'un côté à la porte centrale ouest et au petit édicule sud-ouest.

Le sanctuaire central se trouve sur un axe principal est-ouest, porté légèrement au nord du centre de figure, mais on ne saurait en déduire aucune loi, car l'irrégularité des axes déroute toute supposition. Ainsi, les côtés nord et sud ne sont pas parallèles, bien que les faces est et ouest soient égales; les déviations des axes des sanctuaires latéraux ne sont pas symétriques et semblent le résultat d'erreurs, de sorte que les cinq axes est-ouest partagent chacune des faces est-ouest en tronçons tous inégaux, même l'axe central qui divise la face est en 21^m 60 sud et 20^m 72 nord, tandis qu'à l'ouest, la partie sud a 22 mètres et celle du nord 20^m 30 seulement. Cependant, les deux grands sanctuaires latéraux sont également distants de celui du centre, à 0^m 15 près : 11^m 35 nord et 11^m 50 sud.

Les cinq pièces de façade sont éclairées extérieurement; les cinq pièces de l'ouest, et chacune des trois autres formées par les galeries nord et sud, reçoivent le jour par l'intérieur. Ces dernières n'ont avec l'extérieur aucune communication. Nord et sud, la pièce centrale s'ouvre par un péristyle entre les deux petits sanctuaires qui se font face. Par une bizarrerie que nous ne pouvons expliquer, les huit pièces aux angles n'ont pas de portes, car la poterne de la pièce sud-ouest est une ouverture pratiquée postérieurement et ne possède même pas les marches d'escalier.

Enfin, *est et ouest*, chacune des trois pièces centrales communique du dedans au dehors par un double escalier.

Les matériaux employés pour les terrasses, les escaliers, tout le rectangle extérieur et les soubassements sont de pierre argilo-ferrugineuse: les frontons, pilastres, cadres des portes et fenêtres sont presque tous en grès fin, ainsi que les dalles des édifices, toute la grande corniche extérieure et les acrotères. Les murs des huit édifices de l'intérieur, les

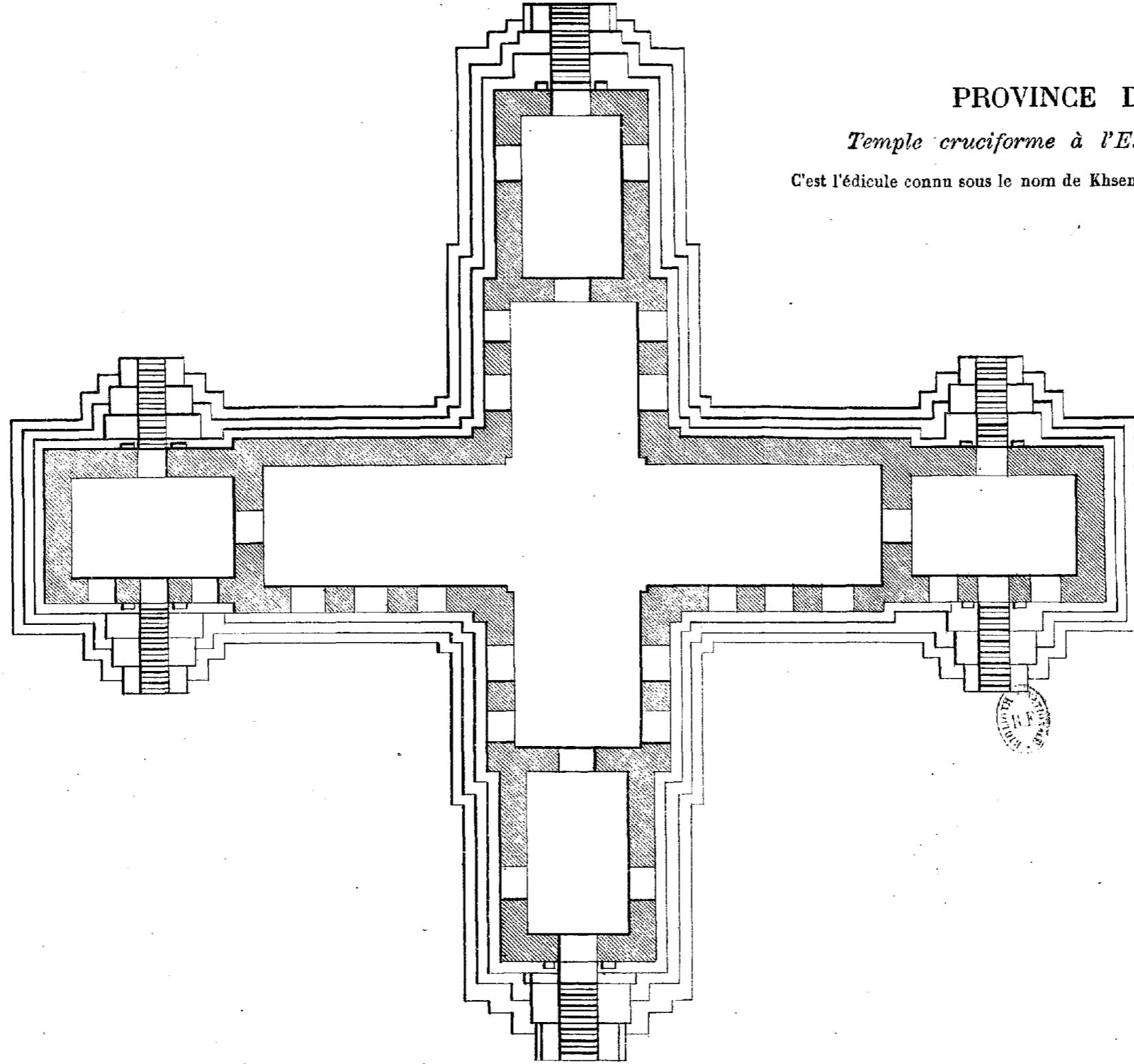
c b

PROVINCE DE BATI

Temple cruciforme à l'Est de Phnom Chiso

C'est l'édicule connu sous le nom de Khsen-Roveang.

b a



Echelles de 5/millimètres par mètre.

dômes et voûtes, sont en briques, mesurant 0^m 30 X 0^m 17 X 0^m 08. Une partie des corniches est en briques moulées suivant les profils, et les dimensions en sont si parfaitement égales qu'il n'existe aucune déviation de lignes. Il n'existe pas trace de mortier, et les joints sont aussi hermétiques que ceux des grès polis; la terre conserve dans l'intérieur des maçonneries une belle teinte rouge.

On retrouve des traces d'un enduit blanc mince, très dur et poli sur diverses parties des murs du temple central; il a dû être appliqué pour permettre une décoration à fresques dont aucune trace ne reste. La construction dissymétrique est toute en briques; et sur le fronton, sont fouillées les lignes principales d'ornementations qui décorent ces parties des édifices Khmers.

Le temple central est fort curieux, car il possède, sauf la relation des proportions, toutes les parties composant une église. A l'est, le porche s'ouvre sur les degrés extérieurs; la nef en ogive élancée a trois travées, correspondant aux trois fenêtres des bas côtés: le chœur, réduit séparé de la nef, est éclairé par deux fenêtres et donne par une porte centrale sur le sanctuaire complètement obscur qui abritait la divinité. Aujourd'hui, le dôme en s'écroulant a rempli une partie du sanctuaire et laisse pénétrer la lumière du ciel sur une collection de Bouddhas insolites, entassés pêle-mêle sur les briques amoncelées.

Les deux premiers sanctuaires latéraux orientés ouest, sont après le temple central les plus importants du groupe intérieur. Les degrés donnent accès dans une petite pièce éclairée de deux fenêtres, laquelle communique avec le sanctuaire qui reçoit la lumière par quatre soupiraux pratiqués dans la frise, sur les côtés. Les deux édicules faisant suite sont plus petits, et se composent d'une chambre unique dômée présentant une seule ouverture; la porte est située à l'est.

Les deux derniers sanctuaires, à peu près écroulés, offrent une réduction du même plan, tandis que la construction dissymétrique est plus grande et présente en outre une sorte

de vestibule miniature. Des décombres terreux d'un grès violacé remplissent l'intérieur de tous ces édifices latéraux jusqu'à moitié hauteur des portes. Combien de générations ont contribué à ce remblai humain. Parmi les monuments de l'ancien Cambodge, les plus nombreux sont les Prea-Sats, sanctuaires obscurs formés d'une pièce carrée surmontée d'un dôme plus ou moins élancé, et destinés à recueillir les cendres funéraires, lorsqu'on ne les confiait pas au grand fleuve. Aussi, l'une des particularités frappantes du Cambodge, c'est que les seuls tombeaux qu'on y trouve sont ceux des étrangers, tandis qu'il ne reste pas trace des Khmers. Aujourd'hui encore, après la crémation du corps, c'est faire œuvre pieuse que de rassembler les débris d'ossements carbonisés épars dans les cendres du bûcher, de les placer dans un bol de faïence ou de porcelaine, entouré d'un linge, et de déposer ces reliques dans une Prea-Sat renommée. Les sanctuaires de Phnom-Chiso, véritables columbariums, abritent par centaines ces restes empilés.

J'ai dit qu'au point de vue archéologique, les Bouddhas qui encombrent les monuments Khmers n'ont aucun rapport avec la destination primitive de ces monuments et n'offrent qu'un intérêt secondaire absolument indépendant. Les frontons de Phnom-Chiso l'indiquent clairement ; et en déblayant l'amas de briques qui marque l'emplacement du petit sanctuaire nord-ouest, nous avons retrouvé la majeure partie, en cinq fragments, d'un Vishnou en grès très ancien ; il mesure 1^m 75 de haut, les pieds et les quatre mains manquent ; la pierre s'écaille malheureusement par lamelles sous l'action des éléments et il reste à peine trace des traits de la face, tandis que la partie postérieure de la tête, enfouie sous terre, conserve encore les ornements de la coiffure.

Nous n'avons pas eu le temps de pratiquer d'autres fouilles ; du reste le monument de Bâti nous permettra de nous étendre davantage sur ce sujet.

Parmi les débris qui apportent leurs témoignages au culte brahmanique, nous avons retrouvé un lingam hiératique en

grès dur mesurant 0^m 87 de hauteur, non compris le tenon de fondation, et cinq tables de lavage en schiste noir ardoisé, à bords surélevés mesurant de 0^m 75 à 0^m 87 de côté et présentant au centre le trou rond ou carré dans lequel s'enclavait le tenon sous les pieds de la statue ; au milieu d'un des côtés ressort un bec avec rigole permettant de recueillir l'eau lustrale qui avait été sanctifiée par les ablutions du dieu.

Et enfin, mais ceci est une hypothèse, sur la face nord du sanctuaire central, à niveau du socle supérieur, il existe dans l'épaisseur du mur un trou qui devait avoir également pour objet de laisser écouler les eaux ayant servi aux ablutions sur la grande idole, et peut-être mêlées au sang du sacrifice pratiqué dans l'obscurité du sanctuaire. Non loin de là, nous avons retrouvé des caniveaux et une gargouille, énorme tête de chimère, dont la gueule béante laissait tomber le liquide sacré que recueillaient dans des vases les fidèles empressés.

Dans le bas côté nord du temple, sont remisées trois pierres en schiste noir, trouvées par les indigènes dans les racines environnantes. Elles ont une face couverte d'inscriptions peu profondes, en vieux Khmer, et malheureusement nos empreintes prises avec du papier mouillé trop mince ont à peine retenu quelques traces des caractères.

L'une des pierres affecte la forme d'un sema de 0^m 62 de haut ; la plus grande, qui est brisée, a 1^m 11 de haut sur 0^m 30 de large ; la plus petite, qui peut-être s'y rapporte, a la même largeur et 0^m 47 de haut.

Il n'existe dans l'ensemble des monuments de Phnom-Chiso aucun bas-relief. Les tympans et les linteaux seuls représentent des scènes de quelque intérêt, entre autres Vishnou reposant sur Ananta et ayant à ses pieds Lakshmi (porte ouest, face intérieure).

Descendons maintenant les degrés rapides des quatre terrasses et les pentes plus douces qui leur succèdent jusqu'au pied de la colline. Nous éprouvons, en nous retournant, un de ces effets saisissants de trompe-l'œil dont les Khmers

avaient le secret : l'escalier se développe suivant un axe est-ouest en une série de lignes brisées concaves par rapport au rayon visuel dirigé vers le sommet ; l'impression d'escarpement des terrasses en est tellement exagérée qu'elles semblent inaccessibles ; leur hauteur et les dimensions du temple, dont le péristyle s'arrête au bord de cet abîme, s'en trouvent également accrues ; la petitesse réelle du temple semble l'effet d'un énorme éloignement, et cette illusion s'augmente encore par la comparaison avec les vastes proportions de l'édicule auquel on se trouve adossé. En effet, tandis que les plus vastes pièces du temple supérieur atteignent à peine 3 mètres de largeur, la croix centrale de l'édicule dans lequel nous entrons maintenant ne mesure pas moins de 6^m 30 de largeur de branche. Chaque bras de la croix est prolongé par une pièce moins haute, ayant à l'ouest une entrée presque de plein pied, tandis qu'à l'est, en raison de la dernière déclivité de la colline, les soubassements sont coupés par trois escaliers de 2^m 80. Un terre plein de 18^m sur 35, dans le prolongement de l'axe est-ouest, s'étend devant cet édifice cruciforme, mais il est difficile de dire s'il est de la même époque, ou s'il représente simplement l'aire de quelque Vat moderne abandonné.

Il s'en faut que les monuments de Phnom-Chiso soient faciles à reconstituer, car les débris en ont été souvent transportés et on en trouve un peu de tous côtés dans les bois d'alentours. Toutes les voûtes de pierre en encorbellement sont écroulées et ont entraîné une partie des frontons ; ainsi celui du grand péristyle Est ne conserve que le bloc formant la base de droite, et le sommet se trouve enfoui au bas des terrasses à droite, tandis que le centre et l'angle gauche ont été, dans leur chute, projetés sur la gauche vers le bas des pentes, de sorte que la tête du personnage principal et une partie de l'ornementation ont été broyées.

La branche Est du monument cruciforme n'est guère reconnaissable qu'aux soubassements et au monticule de matériaux qui les couvrent. Ainsi que nous l'avons dit plus

haut, il est surtout remarquable par sa largeur entre murs, 6^m 30. Sauf quelques corniches, encadrements des portes et cartouches qui les surmontent, les matériaux employés sont exclusivement d'énormes blocs de pierre ferrugineuse.

Mais s'il est un édifice remarquable sous le rapport de la grande dimension des matériaux, c'est un second temple cruciforme situé dans l'est-sud-est de Phnom-Chiso et dont les murailles sont formées par des blocs de 0^m 92 d'épaisseur; rien n'a pu ébranler cette massive construction jusqu'à hauteur des corniches, et les frontons d'aplomb sur ces vastes bases se dressent encore presque intacts à chaque extrémité des bras, malgré l'affaissement de tout le faîtage. Les socles ne mesurent pas moins de 2^m 80 de haut; et le terrain voisin encore humide, malgré deux mois de saison sèche, semble indiquer que pendant les pluies l'édifice est entouré d'eau; il n'est pas très éloigné d'ailleurs du lac situé à 1,500 mètres environ de Phnom-Chiso, dans le prolongement, vers l'est, de l'axe du temple supérieur, et il est probable que cette nappe d'eau avait autrefois un périmètre plus vaste et plus régulier, et qu'aujourd'hui encore, vers septembre, une barque légère atteindrait les monuments du bas.

Il ne reste pas trace de statues dans le monument est-sud-est, sauf un affreux bouddha couché, monolithe informe en grès, qui mesure 2 mètres de long et que les bonzes ont traîné là, de quelque Vat abandonné, n'ayant pas la force de le hisser au haut de la colline, car le sanctuaire supérieur ne renferme que des statuette en pierre de Sakia-Muni et les débris vermoulus de trois ou quatre grandes statues en bois laqué.

Pas plus qu'Angkor-Vat, les monuments de Phnom-Chiso n'ont été achevés; et en maints endroits, les chapiteaux des pieds droits, les moulures de corniche, sont dégrossis aux angles, mais ne se profilent pas dans le bloc fruste qui a vu s'écrouler les voûtes avant que le ciseau ait achevé son œuvre.

On ne saurait quitter Phnom-Chiso sans parler de son

Neac-Ta, assez redouté pour qu'aucun mandarin du roi n'ose affronter les degrés de la colline. Parmi les blocs effondrés du grand péristyle a poussé un immense banian; ses rameaux surplombent les galeries, et la résidence du Neac-Ta. En se hissant au faite des murailles, on découvre une petite cabane en feuillage de trois pieds de haut, ouverte au nord-ouest, car le Neac-Ta veut sans doute voir l'ensemble de son domaine. Le banian le couvre de son ombre; dans cette niche, un pot de terre plein de cendres, quelques débris d'allumettes sacrées, des loques de vieux chiffons, une pierre informe, et c'est tout, car le Neac-Ta est esprit; il se transporte dans la pierre de la montagne, dans le vent qui pénètre les os, dans le miasme du marécage et dans le corps du fauve qui vous guette. Le Neac-Ta, c'est le mal inconnu, c'est la terreur nocturne, le souvenir d'un désastre ou d'un crime, le flot irrité qui déborde en septembre, ou le vent sec de février qui arrête l'épi dans sa croissance. Ceux qui l'ont vu sont morts; ils n'en sauraient parler..... Grand Neac-Ta, épargnez-nous, car il nous faut encore voir Bâti!

Le 20 décembre, à cinq heures du matin, nous prenons congé de Vishnou, du Neac-Ta et de Sakia et nous nous dirigeons vers le lac de Bâti, qu'on nous dit éloigné d'environ 40 kilomètres; mais l'expérience nous a rendus sceptiques, et nous déclarons qu'il nous sera très agréable de voir chacun prendre son repas une fois arrivé; cet argument est d'une grande force. Vers huit heures, nous passons Por-Sompor, et à dix heures et demie, nous avons la satisfaction d'apercevoir les toits d'un hameau situé près du lac; les éléphants semblaient avoir compris notre discours et avaient marché avec entrain; mais comme ils ne circulent jamais dans ces parages, aucun chemin n'est frayé pour les énormes cages établies sur leur échine, de sorte qu'en maints endroits il fallait se jeter dans les champs, les marais, ou livrer bataille aux bambous épineux et aux branches des yaos. Ces cinq heures et demie de route en direction générale nord-nord-est ne représentent pas plus de 25 kilomètres.

Le lac de Bâti est une sorte de cuvette peu profonde s'étendant de l'est à l'ouest dans une dépression du plateau sablonneux que forme cette province. Les rives sont boisées ; et derrière ce rideau de verdure, on devine quelques villages indiqués par des bouquets de palmiers ou la fumée grisâtre s'échappant de cases invisibles. C'est à peine si deux ou trois pirogues montées par des bonzes en quête de leur ration, ou par des pêcheurs, viennent animer le paysage.

Il est six heures ; à l'horizon, le soleil se couche derrière le Phnom-Sruoch dont il découpe vivement les sommets, tandis que vers l'est, on aperçoit au loin un déversoir naturel qui pendant la crue des pluies met le lac en communication avec le bras postérieur du grand fleuve.

C'est au sud-ouest que se trouvent les ruines de Ta-Prom (ancêtre Brahma) et de Yeai-Pou (la vieille Pou). Elles se composent d'un édicule, appelé Yeai Pou, situé à 50 mètres de la rive, et que les habitants d'une bonzerie assez importante ont adopté comme sanctuaire d'un lingam (phallus) remarquable, auquel ils rendent leurs dévotions.

Dans la forêt, à une centaine de mètres plus loin, est Ta-Prom, l'édifice principal, envahi par la végétation, et par une légion de chauves-souris qui rendent l'accès de certaines parties à peu près impossible. Quelques jours avant notre arrivée, une tigresse avait élu domicile dans un édicule de la cour, mais comme elle eut l'imprudence de prélever la dîme sur les chiens de la bonzerie pour nourrir sa progéniture, elle fut chassée par une grande battue et l'un de ses petits fut tué par un Cambodgien.

L'édicule extérieur (Yeai-Pou), dont le dôme est écroulé, se compose simplement d'un sanctuaire carré orienté à l'est et d'un petit vestibule rectangulaire auquel la porte seule donne accès. Vers l'ouest, la façade est ornée d'une fausse porte dont le linteau présente trois rangs de niches renfermant des personnages assis, les mains jointes ; il supporte un fronton très grossièrement sculpté.

Sur une plate-forme, qui précède le vestibule, et abrité par

un auvent de feuilles de palmier, les bonzes ont dressé un phallus provenant de quelque ruine voisine : il est entouré de nombreux ex-votos, et une sébile pleine de cendres reçoit au pied du socle les bâtons odoriférants qu'y allument les fidèles.

Ce petit monolithe mesure 0^m 60 de haut et 0^m 20 de largeur ; il est taillé avec grand soin dans la forme hiératique consacrée, mais le symbolisme en est précisé par une tête, à demi-effacée, remplissant l'ouverture du méat. Quelle ressemblance frappante avec l'idée qui préside à cette étrange fête japonaise, que nos usages et nos exigences ont fait tomber presque dans l'oubli, et qui cependant est encore célébrée dans quelques provinces éloignées des ports. Nous avons vu à Imidzi (île de Nippon), le phallus haut de quinze pieds, reposant sur un char, et dans l'intérieur duquel, pendant les processions, de jeunes enfants grimpent à tour de rôle et montrent leur face rieuse à la foule par l'ouverture pratiquée au sommet. Et quelle bizarre coutume que celle de ces bouteilles phalliques en faïence brune flambée, d'où s'échappe le saki, ou vin de riz bouillant, dans les orgies chères aux japonais de toutes classes. Ce culte ne leur est-il pas venu de leurs ancêtres polynésiens ? Les Javanais, de même que les Khmers, avaient reçu de l'Inde le culte du lingam ; les ruines antiques en fournissent de nombreux spécimens, et de nos jours la trace en est restée dans les superstitions populaires, dont le canon de Batavia est un des exemples les plus connus.

Et tandis qu'au Cambodge la forme conventionnelle reçue de l'Inde était religieusement conservée, on voit déjà dans les modifications des lingams javanais l'acheminement vers la crudité qui distingue leur représentation moderne au Japon. Il faut remarquer cependant que dans cette dernière contrée certaines pierres tombales ont conservé la tradition indienne et la structure hiératique. Étrange idée encore de ce peuple composite qui semble s'être identifié à la constitution incohérente et volcanique du sol qu'il habite !

Une dizaine de semas, ou bornes sacrées, portant sur la face une lakhon (danseuse) et au revers un losange quadrillé, entou-

rent l'édicule. Dans un coin du terrain déblayé sont entassés des débris de statues et de corniches recueillis dans la forêt.

TA-PROM.

L'édifice principal est de plein pied avec le sol; il est orienté vers l'est, avec le grand axe reporté d'un dixième vers le nord.

Les traces d'une première enceinte l'entourent sur toutes les faces à 28 mètres de distance; elle était formée de blocs en pierre ferrugineuse ne mesurant pas moins de 0^m 90 d'épaisseur. La porte sud existe encore.

La galerie rectangulaire, basse, étroite, coupée et flanquée de portes aux passages des axes et aux angles, qui forme le périmètre du temple, est également en pierres ferrugineuses. Les chambranles, pieds droits, linteaux et frontons sont seuls en grès travaillé. Les deux édicules d'entrée, dans les coins nord-est et sud-est, sont de structure identique; ils présentent un vestibule s'ouvrant à l'ouest et un sanctuaire obscur voûté.

Le sanctuaire principal seul est intéressant; il est tout en grès et se relie à la galerie ouest par deux petites pièces du plus déplorable effet, ajoutées sans doute après coup par des manœuvres inhabiles.

Il ne faut pas rechercher l'œuvre de ciseaux exercés dans les décorations de Ta-Prom; certaines parties même, lorsqu'il s'agit surtout de la représentation humaine, sont inférieures à ce qui existe ailleurs. Mais on n'a pas idée de la fertilité profuse qui a couvert ce petit massif carré qui mesure seulement 10^m 70 de côté sur 11^m 25 de hauteur. Tous les motifs d'ornementation imaginables y sont représentés, jusqu'à des fausses fenêtres ornées de balustrades et de stores à demi-enroulés, ce qui est une indication fort intéressante dont nous n'avons trouvé trace en aucun autre édifice.

Dans ce fouillis qui n'a pas laissé un pouce de pierre unie, il y a toute une mine de motifs ravissants, d'idées ingénieuses, sans aucun souci d'ordonnance et de proportion pour l'ensemble. On dirait un monument formé avec le produit



d'un concours libre où chaque concurrent aurait reçu une surface donnée à couvrir suivant sa fantaisie.

Ta-Prom a bien conservé le nom et les traces de sa destination primitive : c'est bien un temple brahmanique, et quoique modeste de proportions, naïf d'exécution, il a eu, grâce à cela peut-être, et aussi à son éloignement des grandes voies antiques, la bonne fortune de conserver une partie des divinités auxquelles il était dédié. Les frontons nord et sud, ainsi que ceux des édicules, sont intacts ; seul, le fronton Est du sanctuaire a été martelé et grossièrement sculpté dans l'excavation d'un affreux bouddha sommeillant à l'abri d'un parasol informe. Sous le dôme, on a également introduit un sakia efflanqué, haut de 2^m 50, debout, enseignant et protégé contre toute main profane par un lac de guano infect qu'alimentent sans relâche une nuée de chauve-souris rousses.

Il est impossible de pénétrer dans cet antre dégoûtant, qui d'ailleurs n'offre aucune particularité intéressante.

C'est dans la galerie nord que sont relégués les dieux principaux, et rien ne s'oppose à ce qu'on les examine à l'aise.

Leur structure est plus que massive et leurs jambes surtout dénotent un parti pris d'éléphantiasis ; ce sont des points d'appui qui soutiendraient le monde sans broncher : sauf les têtes, il ne faut y rechercher aucun art.

Le sujet principal est un monolithe debout de 2^m 20 de haut, y compris le tenon qui s'encastrait dans le socle. La tête, surmontée d'une protubérance, et le cou sont énormes ; huit bras, dont les quatre de droite restent seuls actuellement, partaient du corps, qui est aussi épais que large et qui repose sur des jambes courtes, massives et terminées par des pieds gigantesques. La tête, sauf le nez et l'oreille gauche, est en parfait état ; les yeux sont clos, la bouche est immense ; la tête, y compris sa protubérance, et le corps jusqu'à la ceinture, ainsi que le bras jusqu'aux coudes, sont littéralement couverts par des bandes horizontales formées de femmes accroupies se donnant la main ; des bracelets

ornent le cou et les chevilles; une ceinture à pendeloques (en sanscrit le Kamma-Banda), indiquant des plaques de métal rehaussées de pierreries, retient un caleçon collant (chulna), rayé verticalement. Mais le plus étrange est une série de statuette assises de tailles dégradées du pouce au petit doigt et ornant les doigts du pied. Parmi les débris de bras et de mains, il nous a été impossible d'en identifier aucun avec cette étrange statue qui doit représenter Brahma créateur, si ce n'est peut-être une main gauche, ayant une fleur sacrée dans la paume et tenant entre le pouce et l'index brisés un fragment de disque ou de coquille.

Auprès de cette divinité, qui obstrue la porte ouest du vestibule nord du petit axe, se trouve une autre statue de moins grande dimension (1^m 25), reposant encore sur sa pierre d'ablution qui recevait une autre idole dont la place est vacante. Cette statue est la représentation exacte des personnages occupant le centre des frontons; la tête porte également la protubérance, les yeux sont clos, la bouche vaste, les oreilles très allongées. La coiffure est une sorte de résille ornée d'un rang de grosses perles et d'une figurine assise au front. La ceinture et le caleçon sont pareils à ceux déjà décrits, mais on ne retrouve ni les colliers, ni les bandes ornées du torse, ni enfin les statuette sur les pieds. Des quatre bras qui se reliaient au corps, trois sont brisés au coude; le bras droit supérieur est complet et la main tient un chapelet, ce qui permet de reconstituer, d'après les sculptures des frontons, les trois autres attributs de Vishnou, ou ceux de Brahma, que devaient tenir les mains disparues, c'est-à-dire, le Kamala (fleur de lotus), le veda (manuscrit), le chakra (coquillage), le chank (disque).

Une statue de femme, de dimensions analogues, est le morceau le plus intéressant des épaves de la galerie Est. Moins heureuse que la Vénus de Milo, elle n'a même pas conservé sa tête. Le torse, la gorge surtout, sont d'une exécution supérieure aux statues précédemment décrites, et fait d'autant plus regretter la mutilation qu'une tête remar-

quable, gisant non loin de là, s'y rattache par les proportions, bien que la cassure du cou ne s'y rapporte pas complètement. Le profil est d'un type indien très remarquable; les yeux ouverts sont bien dessinés; indépendamment de la coiffure en résille, un diadème ceint le front et s'attache sous la nuque par un nœud de rubans étroits. Si pour la position qu'occupaient les bras, nous avons recours aux sculptures en bas relief qui remplissent les niches entre fenêtres, on peut supposer que la main droite tenait une fleur à hauteur de l'épaule, tandis que la gauche était appuyée à la ceinture au-dessus du nombril, ce que semblerait indiquer la plaque qui s'est écaillée en cet endroit. Mais tandis que les jambes des Lakhons, ou danseuses, sont modelées sous les gazes qui les enveloppent, la ceinture de notre statue, identique à celles des divinités, retient une jupe d'étoffe rigide (*longi*), à dessin large et quadrillé, présentant au bas une bordure de feuillages, laquelle se répète en triple au chef qui retombe jusqu'à terre sur le devant. Il est à remarquer que les bas-reliefs et statues Khmers représentent toujours les femmes vêtues du *longi* seulement; elles ne portent jamais le *chuli* (corsage), ni le *sari* (robe); leur main droite tient généralement une fleur de *Kamala* ou un *chaori* (chasse-mouche).

Nous avons dit ailleurs qu'un trait remarquable de l'architecture Khmer était la chasteté : on ne trouve nulle part la représentation de ces scènes licencieuses qui ornent fréquemment les temples de *Crishna* et que les Bouddhistes n'ont pas craint d'imiter en reproduisant les scènes du harem de *Gopa* et les tentations des filles de *Mara*. Ce que nous avons retrouvé de leurs divinités jusqu'à ce jour présente le même caractère, il est en outre remarquable par la sérénité des poses et des expressions : là, point de faces grimaçantes, d'attitudes forcées et pleines de contorsions; les Khmers semblent enfin avoir compris la divinité majestueuse, quelles que fussent ses attributions.

Hors du temple, dans la forêt, nous citerons entre autres pièces intéressantes deux linteaux à demi-enfouis, mesurant

environ 1^m 90 de largeur sur 0^m 60 de hauteur. L'un représente un chef assis dans un char avec sa femme et ses enfants ; les chevaux sont attelés à un joug ; et parmi les personnages du nombreux cortège, une femme semble occupée à distribuer des aumônes aux pauvres qui s'agenouillent sur le passage.

Le second linteau représente une scène du Kurmavatara (le barattement), reposant sur la tortue, mais dans laquelle le mont Meru est remplacé par un mât surmonté d'une fleur servant de siège à un Brahma.

Il y aurait encore beaucoup à conter sur le Ta-Prom de Bâti, bien que ses modestes proportions et son exécution ne permettent pas de le comparer à son superbe homonyme, l'une des merveilles situées à l'est d'Angcor-Thom, sur la rive gauche de la petite rivière de Siem-Reap. Mais nous pensons que sans nous attarder davantage en descriptions, ces quelques notes écrites en hâte entre deux voyages, apporteront un témoignage sérieux à notre opinion sur les origines et la nature des monuments Khmers : à de très rares exceptions près, on ne saurait y voir l'œuvre des Bouddhistes.
